

Vingt-quatrième dimanche du Temps ordinaire

Lectures : Si 27, 30-28, 7 ; Rm 14, 7-9 ; Mt 18, 21-35

Le Seigneur Jésus nous a donné de nombreuses paraboles. Parmi celles-ci, il y en a dont la fin est heureuse : Qui ne souhaiterait trouver un trésor dans un champ. Celui qui le trouve vend tout ce qu'il a pour acheter ce champ. De même, celui qui a trouvé une perle de grand prix. Peut être, s'agit-il, en ces deux paraboles, de la découverte de la vie monastique.

La grande parabole du semeur qui commence, dans saint Matthieu, le discours des paraboles, est aussi une parabole qui finit bien ; il y a certes de la semence qui tombe sur la pierre ou qui est étouffée par les épines, mais finalement il y a de la graine qui donne cent, soixante ou trente pour un. C'est une parabole qui finit bien. Chacun se persuade aisément qu'il est une bonne terre.

Aujourd'hui, mes frères, nous venons d'entendre le récit d'une parabole qui finit mal. De façon générale nous n'aimons pas les histoires qui finissent mal. « Dans sa colère, dit Jésus, son maître le livra aux bourreaux jusqu'à ce qu'il eut remboursé tout ce qu'il devait. C'est ainsi que mon Père du ciel vous traitera si chacun de vous ne pardonne pas à son frère du fond du cœur. »

Il y a des périodes heureuses, les trente glorieuses, où tout concourt à faire désirer de nouveaux biens, la consommation est alors la reine ; en période d'épidémie, le mobile principal semble être la peur. Le désir des bonnes choses nous entraîne, la peur des mauvaises nous refrèment.

En cette parabole, aujourd'hui, Jésus ne dédaigne pas de tabler sur la peur : dans sa colère, son maître le livra au bourreau.

L'homme moderne qui se flatte d'être évolué, aime se voir proposer de grands biens ; la publicité y pourvoit abondamment. Il reste entendu que l'homme moderne est libre, libre de choisir ou de ne pas choisir la foi, de choisir la vérité proposée par le magistère ou non, de choisir d'imiter les exemples des saints ou de laisser cette imitation à d'autres. L'homme moderne ne pense pas avoir à souffrir un jour d'avoir négligé un bien qui ne l'attirait pas : sa liberté n'est-elle pas le bien suprême ?

Mais, moderne ou non, l'homme n'aime pas être puni. Il n'aime pas être puni car il n'aime pas avoir un maître : « son maître le livra au bourreau. » dit l'évangile.

Les anciens, avaient, plus que nous, la crainte de l'enfer. Dans les instruments des bonnes œuvres : saint Benoît a une formule intraduisible : *gehennam expavescere*, la traduction « frayeur de l'enfer », est bien pâle en face de ce *expavescere*. A l'heure dernière, nous n'aurons plus la liberté d'avoir ou non un maître. « Son maître le livra au bourreau, » dit Jésus.

Ce pardon des offenses, non seulement sept fois, mais soixante dix fois sept fois, comme le recommande Jésus, bénéficie de grands exemples :

Quand le général Bonchamps, des armées vendéennes, accorde son pardon aux 5.000 prisonniers qui risquaient d'être tués, il a en tête le pardon de Jésus à ceux qui le crucifiaient, et aussi la demande du Notre Père : « Pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons. »

Rappelons quelques traits de cet épisode célèbre des guerres de Vendée. La bataille de Cholet, du 17 octobre 1793, avait fait 8.000 victimes parmi les vendéens. Bonchamps, leur général de 33 ans, y est blessé à mort, il mourra le lendemain. Son épouse écrira plus tard : « La religion avait jusqu'alors préservé les vendéens de représailles sanguinaires - la religion avait préservé les vendéens - mais quand on leur annonça que mon mari était blessé mortellement, ils jurèrent la mort des prisonniers. » Quand Bonchamps apprend ce projet de tuer les prisonniers, il ordonne qu'on leur pardonne. « Dieu, mes enfants a pardonné à ses bourreaux ! » Il demande à un officier d'aller dire cette volonté de pardon : « c'est certainement le dernier ordre que vous donne, lui dit-il, donnez-moi l'assurance qu'il sera exécuté. »

Les vendéens se mettent à crier : Bonchamps veut qu'on pardonne ! Ils pardonnèrent. C'est peut-être la plus grande victoire de cette période.

L'histoire est célèbre, mais la parabole de ce jour a des applications quotidiennes plus humbles. C'est ainsi que saint Benoît demande que l'office du matin et du soir, ne soient jamais célébrés sans que le Supérieur dise, en dernier lieu et de manière à être entendu de tous, l'Oraison dominicale – c'est-à-dire le « Notre Père », à cause des épines de scandale qui ont coutume de se produire, afin que les frères, dans la promesse qu'ils font par cette prière : « Remettez-nous nos dettes comme nous les remettons à nos débiteurs » soient à même de se purifier de ces fautes. »

Un autre trait de l'évangile de ce jour doit nous faire réfléchir : il s'agit de l'estimation des dettes : Il ne faudrait pas trop vite penser que cent deniers, cent pièces d'argent, soient une petite somme. Souvenons-nous que le maître d'un domaine, embauchant des gens, promettait un denier par jour. Cent deniers, c'est le salaire d'environ cinq mois de travail. Remettre une telle dette n'est pas rien.

Nous sommes tentés de mésestimer ces cent deniers, en raison de l'énormité de l'autre somme : dix mille talents, (que de façon heureuse, le texte proclamé estime à 60 millions de pièces d'argent). Une vie entière avec un revenu quotidien mille fois plus grand serait encore loin de pouvoir éteindre une telle dette.

Le péché, en effet, en refusant la volonté de Dieu, a quelque chose d'infini. Et c'est parce que Jésus est Dieu que le prix payé par lui, aussi, est infini.

Puissent la crainte du châtement et la grâce du Notre Père nous faire échapper à la colère.